
Langues et philologie du Caucase

Langues et philologie du Caucase

Conférences de l'année 2013-2014

Gilles Authier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1683>

DOI : 10.4000/ashp.1683

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 32-35

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Gilles Authier, « Langues et philologie du Caucase », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 146 | 2015, mis en ligne le 29 septembre 2015, consulté le 01 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1683> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1683>

LANGUES ET PHILOGIE DU CAUCASE

Directeur d'études : M. Gilles AUTHIER

Programme de l'année 2013-2014 : I. *Commentaire de textes aghul*. — II. *Introduction au comparatisme est-caucasique*.

La nouvelle direction d'études inaugurée en 2013 se propose dans un premier temps d'assurer un enseignement des langues de la famille est-caucasique, en consacrant chaque année à une langue d'une branche différente. Les deux aspects de l'enseignement – commentaire de textes et grammaire comparée – ne seront pas dissociés mais menés de front au fil des textes, les formes et les catégories étant mises en regard de leurs cognats et de leurs équivalents dans les autres langues, afin de parvenir à une classification au moins typologique, et si possible génétique.

Cette première année a été consacrée à l'étude de l'aghul, qui constitue avec le lezgi et le tabasaran la branche est de la sous-famille lezgique à l'intérieur de la famille est-caucasique. Le choix de cette langue se justifiait par sa relative facilité et par le fait qu'une auditrice, locutrice native de lezgi, achevait sa thèse à l'EPHE sur le tabasaran (soutenue avec les félicitations du jury).

La relative simplicité de la morphosyntaxe de l'aghul, qui a perdu la catégorie du genre, la transparence et l'uniformité de son paradigme casuel et de sa flexion verbale le rendent plus accessible, pour un public relativement novice, que les autres langues de cette famille. Il n'existe pas de grammaire complète, mais celle de A. Magometov (1970) offre un bon aperçu de la variété des dialectes. Dmitry Ganenkov et Timur Maisak de l'Académie des sciences à Moscou sont associés depuis plus de dix ans à Solmaz Merdanova, linguiste et locutrice du dialecte de Huppuq, pour produire une description très détaillée, appuyée sur un large corpus oral, qu'on attend avec impatience.

Le récent dictionnaire de Ramazanov (2010) aura permis d'élucider le détail de trois contes, qui ont été traduits et commentés en cours. Tous viennent des *Pamjatniki Fol'klora Narodov Dagestana* publiés en 2012 par l'institut Hamzat Tsadasa de la filiale de l'Académie des sciences de Russie à Makhachkala, et dont le directeur, Magomed I. Magomedov, nous a très aimablement fourni une version électronique. Il s'agit de *Xhibu ču na sa učil qarxhil ale, mužuril yeri qari ale quža* « Les trois frères et le vieillard grand d'un empan et à la barbe de sept aunes » ; *Šurčaqhan Semedin Selamatin tufang* « Le fusil magique de Samad le chasseur » ; et *Kavanna, kavanin xhirna aždaha* « Le Berger, sa femme et le dragon ». Le dialecte de ces trois contes, malheureusement non localisé, est assez proche des publications en variété standard. On ignore aussi tout de l'identité des conteurs. Timur Maisak nous a fait remarquer que leur transcription laisse beaucoup à désirer, en particulier pour ce qui concerne les occlusives intensives non-aspirées, généralement confondues avec les aspirées, comme en lezgi littéraire. Dans la mesure où c'est peut-être un trait dialectal, on n'y a rien changé.

Le conte *Kavanna, kavanin xhirna aždaha* « Le Berger, sa femme et le dragon » brode sur le thème très répandu de « l'épouse pire qu'un dragon » et celui, burlesque, du dragon terrorisé par celle-ci, en le contaminant très habilement avec celui de la ville sauvée, par le pauvre homme devenant héros, du dragon qui la prive d'accès à l'eau, et dont la récompense est bien sûr une princesse pour nouvelle épouse.

Le conte *Surçaqhan Semedin Selamatin tufang* « Le fusil magique de Samad le chasseur » fait intervenir trois animaux épargnés par le héros – un oiseau « simorgh », un poisson, et un renard – qui tour à tour l'aident à se cacher du regard d'une jeune et belle magicienne qu'il s'agit de conquérir. C'est le renard qui, en se déguisant en marchande d'aiguilles – c'est-à-dire en entremetteuse –, permet au héros, après l'avoir transformé en puce, de se cacher dans les cheveux de la magicienne, qui accepte donc de l'épouser. Ce conte, très bien mené, est assez répandu et sans détail particulièrement caucasien.

En revanche *Xhibu ču na sa učil qarxhil ale, mužuril yeri qari ale quža* « Les trois frères et le vieillard grand d'un empan et à la barbe de sept aunes », bien qu'il soit connu en russe et en azéri (*sam s nogotok, boroda s lokotok ; özü bir qariş, saqqalı yeddi qariş*), reprend le thème particulièrement populaire dans la région des aînés inhospitaliers et du cadet hospitalier. Dans le Sud-Est du Caucase, le héros sachant dignement recevoir le vieillard aux pouvoirs surhumains s'appelle Rustam, par une contamination avec les exploits du héros de Firdoussi, par exemple chez les Udis et chez les Laks, dans les versions éditées par Kechaari et Khajdakov.

La traduction et l'analyse de ces contes seront publiées dans le *Journal de la Société asiatique*. Leur étude a été l'occasion d'une découverte intéressante. Deux verbes signifiant « trouver » sont utilisés, *žik'-es* et *furq'-as*. Ce dernier a des cognats dans les langues proches, par exemple kryz *va<d>q'v-ic*. Au contraire *žik'-es* est donné par Ramazanov essentiellement au sens de « laver (un défunt) », qui correspond à tabasaran *žik'-ub*, et mentionne juste le sens « trouver » comme un fait de dialecte, dans une autre entrée. Ce verbe « laver » n'a pas de cognats à l'intérieur de la famille, malgré l'aspect archaïque de la forme tabasarienne, avec son indice de genre infixé après ce qui ressemble à un préverbe. Au terme d'une discussion avec les auditeurs locuteurs d'azéri, il paraît certain que les deux langues ont emprunté à une langue turcique de type kipchak un vocable « culturel », *žik(a)-* « laver (un défunt) », cf. turc *yika-mak* « laver ». Elles l'ont confondu par ailleurs avec un autre verbe turcique, *žaka-la-* « attraper », dérivé de *žaka* « col », cf. turc *yakala-mak*. Ces formes kipchakes à *ž* initial ne sont pas attestées dans la région est-caucasienne (le kumyk a adopté les formes oghuz de l'azéri avec *y* initial), mais elles se trouvent en uyghur ; l'azéri a cependant une forme vulgaire *çalxala-maq* « rincer ». Quant à la réanalyse sous forme de racine bi-partite *ži-k'-* en tabasaran, elle n'est pas unique, et nous en avons trouvé d'autres exemples en rutul d'Azerbaïdjan (*su<bu>č-es* « défaire » < azéri *sök-mək*). Elle a certainement été favorisée par l'existence des verbes *ži-k-as* « balayer » et *ži-rx-as* « peigner », de sens proche, étymologiquement préverbes, et dont les racines sont héritées (cf. respectivement budugh *voroxhu*, lak *b-axhin*, tsez *b-al-a* pour « balayer » et archi *b-exxu*, lak *zi-xxin* pour « peigner »).

Un autre exemple de réanalyse, cette fois interne au vieux fond de la langue, se cache derrière l'expression *guč'xhut'ular aq'as* peur + semblant ? + faire → « faire

semblant d'avoir peur ». Le mot *xhut'ular* n'entre dans aucun type attesté de formation nominale et l'expression doit être amendée en *guč'xhu t'ular aq'as*. En effet *guč'xhas* « avoir peur » est une locution à verbe support *xhas* « être », un peu moins courante que *guč' aq'as*, avec le verbe « faire » qui a le même sens intransitif *guč'* est lui-même un ancien nom verbal nu, cf. rutul *gi-mi-yi-č'* « n'aie pas peur ». On a là affaire au redécoupage et à la fusion d'une construction à deux prédicats [*guč'xhu t'ular aq'as* où *xhu* est le thème nu perfectif de *xhas* en emploi participial déterminant le nom *t'ular* « caractère, manie, tic », donné par Ramazanov, et qui se trouve aussi en rutul. Ce dernier est sans doute un ancien pluriel en *-ar* du mot *t'u(b)* « doigt » différencié par apocope du *l* final de *t'ul* « baguette », « os fin », cf. kryz *t'ili* « doigt ».

Comme toutes les langues du Sud-Est du Daghestan, l'aghol a beaucoup d'emprunts persans (*kumak* « aide », *baga* « matin » < *pagāh*, *naxšir* « oiseau » < « gibier ») et surtout azéris. Ces derniers comportent des verbes, sous la forme du participe parfait : *aldamiš aq'as* « tromper », *qurtarmiš aq'as* « sauver », *yašamiš ves* « vivre », mais aussi des noms comme *bulax* « source », *yulči* « compagnon », *qapu* « porte », et sans doute *qari* « aune » < az. *qariš* « empan ». Dans la mesure où l'aghol n'est pas connu pour avoir été en contact direct avec l'azéri, sinon par son usage officiel dans les écoles primaires jusqu'en 1963, on pourrait attribuer ces emprunts à l'influence culturelle de cette langue et par l'intermédiaire d'une autre langue, a priori le lezgi. Mais la présence d'un mot comme *qanšar* « devant » qui représente l'azéri *qarşı(n-)* avec la métathèse typique des langues tates (cf. tat de Qonaqkend *qenšer* « en face »), qui fait système avec *daldu* « derrière, à la suite » < az. *dal-da*, laisse entrevoir dans cette région, à une époque encore récente, une forme d'osmose complexe entre trois familles linguistiques. On versera au même dossier le suffixe quantifieur ou terminatif traduisible par « autant que », « jusque » qu'on trouve dans les adverbes *heli-dehen* « tellement », *bagamis-tehen* « jusqu'au lendemain », et qui est une spécialisation de l'azéri *təhər* « manière » cf. turc *tavir*, avec un traitement de l'hiatus fréquent en tat (cf. Authier, 2012 *Grammaire Juhuri* p. 34) ; pour la finale, cf. kryz *agan* « si » < persan *agar*, budugh *bagan* « vraiment ? » < persan *magar*. L'étude de l'impact turcique et iranien sur les langues indigènes du Daghestan, très négligée par nos collègues russes et daghestanais, est pourtant un terrain d'enquête foisonnant, qui concerne tous les aspects de la langue, au-delà du lexique. Quant aux emprunts dits « orientaux », c'est-à-dire arabes ou arabo-persans, ils sont innombrables, tenant une place comparable aux emprunts de l'anglais au français. On relève des glissements sémantiques intéressants comme *šelef* « nourriture » < « fourrage » ou *šemal* « ruse » < « œuvre ».

Outre deux missions de terrain dans le Caucase, le directeur d'études a accueilli au mois d'août à Paris pendant dix jours M^{me} Uzlipat Gasanova, professeur de dargi à l'université d'État de Makhachkala, séjour au cours duquel elle a enregistré tous les contes publiés dans sa langue (dialecte du Kaytag, village de Shilagi) par elle-même et par M^{me} Khadizhat Habibova (village de Dzhavghat).

Le directeur d'études a pendant l'année coorganisé avec son collègue le directeur d'études M. Daniel Petit le séminaire mensuel de description et typologie linguistique à l'École normale supérieure d'Ulm (TypoUlm), ainsi qu'un atelier sur les préverbes est-caucasiens au colloque *Syntax of the World Languages* de Pavie en septembre.

Outre sa participation au colloque d'Érévan sur les langues tat en avril, et au colloque bisannuel de morphologie (*IMM*) de Budapest en juin, il a été invité à présenter ses travaux en février à l'université de Jérusalem par le professeur Eitan Grossman, et au mois de mars au *Surrey Morphology Group* (RU), par le professeur Greville Corbett sur proposition de M^{me} Marina Tchoumakina. Du 14 au 25 juillet, la dixième *Leiden Summer School in Languages and Linguistics* a donné l'occasion d'enseigner, pendant deux semaines, les bases de la langue avar à un public très jeune et international.